

Tapori Madrid : bâtir un groupe d'enfants sécurisant et émancipateur

Ces dernières années, lorsque le débat public s'est intéressé à la façon de remédier aux difficultés scolaires des enfants de milieux très populaires, il y a souvent été question d'adaptation, de personnalisation ou d'individualisation des apprentissages. Plusieurs expérimentations menées par ATD Quart Monde ont exploré elles-aussi une telle démarche de remédiation des injustices d'accès au savoir subies par les enfants en milieu de grande pauvreté (voir par exemple le programme Ang Galing aux Philippines). Mais depuis quelque temps, un groupe d'enfants du quartier pauvre de Ventilla à Madrid, animé par ATD Quart Monde, mène des expérimentations originales qui nous apprennent beaucoup : pour le bon développement des enfants en grande pauvreté, il est essentiel de prendre soin des relations qu'ils construisent avec leurs pairs. L'équipe ATD Quart Monde de Madrid n'a pas négligé d'individualiser son approche des familles, en développant par exemple un soutien très personnalisé aux apprentissages scolaires des enfants en grande difficulté. Mais elle l'a toujours fait en mettant ces enfants en lien avec un groupe « Tapori¹ », un collectif d'enfants solidaires. Ce groupe d'enfants Tapori de Madrid se donne pour but très explicite de cultiver la solidarité entre les enfants du groupe, envers leur famille et envers les habitants de leur quartier. Il y est parvenu en responsabilisant chacun de ses membres vis à vis des autres et en menant une série de réflexions et d'activités qui ont permis aux enfants de prendre conscience du milieu social dans lequel ils grandissent et qui leur ont permis de mieux se connaître eux-mêmes. Plusieurs réussites originales de ce groupe nous donnent envie d'apprendre au maximum du savoir-faire que ses animatrices ont développé, en matière de création d'un collectif d'enfants à la fois sécurisant et émancipateur :

C'est par exemple la réussite de Marta, 17 ans, qui anime aujourd'hui le groupe d'enfant Tapori Madrid, après en avoir elle-même fait partie depuis ses 5 ans. Quand elle réfléchit aujourd'hui à son parcours, elle dit : « Maintenant, je me sens comme une personne. [Quand on vit dans une famille en situation de pauvreté], les personnes te jugent ou tu sens que les autres te jugent, et tu te sens comme de la merde. Et là, ce que Tapori puis le groupe jeune m'ont permis, c'est de me sentir une personne ». C'est aussi la réussite de Paula, Raquel et Alma qui, en 2019, alors âgées de 10 ans, ont pris la parole à l'ONU à New York pour dénoncer les conséquences de la pauvreté sur les enfants.

C'est celle de Sandra, qui a montré à sa maîtresse de quoi elle était capable le jour où elle a pu, elle aussi, parler du tableau Guernica de Picasso qu'elle avait déjà étudié avec son groupe Tapori.

1 La dynamique internationale Tapori rassemble des enfants âgés de 6 à 12 ans, de cultures et de milieux différents en créant des espaces leur permettant de prendre la parole, de réfléchir et d'agir ensemble pour rendre le monde plus juste. Pour en savoir plus : <https://www.atd-quartmonde.org/jeunesse/tapori/>.

C'est encore celle de Clara, qui comprend que son père n'est pas responsable de sa situation et qui comprend aussi qu'elle ne doit pas penser et prendre des décisions à sa place, pour le protéger. L'histoire que nous voulons raconter dans ces pages, c'est celle de ces enfants qui quelques années plus tôt ne parvenaient pas à écouter une consigne ou à rester assis quelques minutes, et qui sont désormais capables d'exprimer ce que vivent les enfants qui grandissent dans des familles pauvres avec lucidité, courage et dignité et qui restent soudés pour soutenir ceux et celles pour qui c'est encore difficile. C'est l'histoire de Taporí Ventilla : un groupe d'enfants qui apprennent à analyser ce qu'ils vivent et à agir pour que ça change, des jeunes qui découvrent comment canaliser leur colère s'ils arrivent à la comprendre ; des parents que leurs enfants voient, pour la première fois, participer à un espace où leur voix compte ; des mères qui gagnent confiance en elles en voyant leurs enfants s'épanouir. Peu à peu, les enfants s'ouvrent, visitent des musées, débattent, créent, revendiquent. Ensemble, ils deviennent capables de soutenir une famille menacée d'expulsion ou de défendre des droits.

En quelques années, le groupe Taporí Ventilla est devenu bien plus qu'un groupe d'activités périscolaires : un espace de transformation. Les enfants y ont appris à faire équipe, à nommer les injustices qu'ils vivent, à découvrir qu'ils ne sont ni seuls ni impuissants.

Cette histoire n'a pourtant pas commencé par un succès. Elle a été le fruit d'un long et patient processus, encore aujourd'hui encore en recherche et en chemin, qui témoigne qu'aucune action collective ne se construit en ligne droite.

Naissance d'un groupe : Taporí Ventilla (2015-2017)

Création du groupe de Ventilla

En 2015, quand les volontaires permanents de l'équipe ATD Quart Monde à Madrid décident d'arrêter la bibliothèque de rue² qu'ils animaient jusque-là dans le quartier de Ventilla, Mariángeles, une mère du quartier dont les deux filles participaient à la bibliothèque de rue, prend l'initiative de rassembler une douzaine d'enfants de 6 à 7 ans pour créer avec eux un groupe Taporí. Pour animer ce groupe, Mariángeles s'entoure d'autres mamans et d'une bénévole, et s'appuie sur la *Lettre Taporí* publiée chaque trimestre par Taporí International³. Ils se réunissent chaque vendredi de 18h à 20h.

Au bout d'un an, les animatrices du groupe sont rejointes par Rocío, une volontaire permanente du Mouvement, qui a la conviction que les enfants de ce groupe sont prioritaires pour l'action de l'équipe ATD QM Madrid.

2 La Bibliothèque de rue consiste à introduire le livre, l'art et d'autres outils d'accès au savoir, notamment informatiques, auprès des enfants de milieux défavorisés et de leurs familles. Cette activité est accessible à tous, car elle se déroule sur leur lieu de vie : à l'air libre, dans un square, sur une place, un marché, sur le palier d'un escalier, au pied des arbres, sous un lampadaire, dans des endroits isolés en campagne ou à la montagne.

3 Tous les trois mois, Taporí International publie une lettre qui s'adresse à tous les groupes taporí du monde : cette lettre donne des nouvelles des différents groupes et propose des activités, en lien avec un thème commun.

Des débuts difficiles

Dès les débuts du groupe et pendant un an et demi, les enfants refusent d'écouter les animatrices. Il est quasiment impossible de réaliser avec eux une activité, du début jusqu'à la fin. Plusieurs mères participent également au rendez-vous hebdomadaire. Elles y trouvent une occasion de se retrouver et de discuter entre elles.

Lorsque Rocío rejoint le groupe Taporí, elle propose à Mariángeles de prendre des temps de réflexion toutes les deux, pour apprendre à mieux se connaître, pour l'aider à formuler ses aspirations pour les enfants du quartier et pour trouver ensemble ce que chacune peut apporter au groupe et faire équipe ensemble.

Leur premier objectif est de réussir à trouver une activité qui rassemble tous les enfants. Elles arrêtent d'essayer de mettre en place les activités qui sont proposées aux différents groupes Taporí par la lettre Taporí international, et elles essayent différentes techniques – différents jeux, activités manuelles et créatives – qui ne fonctionnent pas. Rocío raconte :

« Je ne me rappelle pas d'un seul jeu qu'on pouvait faire ensemble. Il y en avait toujours un qui pétait les plombs, un autre qui refusait de jouer et qui voulait faire autre chose... Donc on a laissé tomber les jeux, et j'ai proposé une activité manuelle pour Noël, comme on était en décembre. J'amène le matériel, quelque chose de réfléchi... Ils s'assoient cinq minutes et tout d'un coup, l'un dit quelque chose qui ne plaît pas à un autre qui lui casse son truc, et le premier se met à tout arracher, à tout casser, et les mères s'énervent... Pendant toute la semaine, c'était une angoisse d'aller à Ventilla. Toute la semaine, ce groupe me tracassait, je me demandais : qu'est ce que je dois faire cette semaine pour que ça marche ? Pourquoi ça ne marche pas ? Qu'est ce que je ne comprends pas ? Qu'est ce que je n'arrive pas à faire ? Je pleurais avant d'y aller et je pleurais en rentrant, et je répétais : "je ne vais pas réussir". »

Au bout de plusieurs mois, forte de la relation bâtie avec les mères des enfants du groupe, Rocío leur explique qu'elles ne sont plus les bienvenues pendant les activités. Elle leur propose à la place de se retrouver, comme le font la plupart des espagnols, dans un bar du quartier, après chaque rencontre. Dans ce lieu, plutôt que dans la rue avec une cannette à la main, elles s'y constituent petit à petit comme un groupe d'amies, « comme tout le monde ». Rocío veut préserver le moment de sociabilité que leur offrait le groupe Taporí, dont elle sent l'importance pour ces mères, tout en préservant l'espace des enfants : un espace dédié, sûr et libre où ils pourront prendre la parole et trouver une écoute sans être jugés. C'est une réussite. Les moments entre mamans permettent de parler du quartier, de leur recherche de travail, des situations qu'elles traversent comme femmes et comme mères, mais surtout de créer un lien d'amitié. Ce sont aussi des moments qui permettent à Rocío de mieux comprendre la réalité de ces femmes, de créer un lien solide avec elles et **de manifester sa présence régulière au quartier et à ses habitants.**

A la fin de la deuxième année de l'existence du groupe, les enfants participent davantage aux activités proposées. Rocío et Mariángeles re-commencent alors à lire la *Lettre Taporí* avec

eux. Elles connaissent mieux les enfants et sentent quand l'énergie du groupe n'est pas compatible avec l'activité. Dans ce cas, elles improvisent et elles apprennent de ce qui fonctionne. Rocío explique :

« les enfants ont découvert que les jeux qu'on proposait ne les écrasaient pas. Qu'on ne cherchait pas à jouer pour qu'il y ait un gagnant et des perdants qu'on écrase, mais qu'on jouait vraiment pour passer un bon moment ensemble. Et on s'est rendues compte qu'en fait, les enfants ne comprenaient pas les consignes de jeu et que les consignes leur faisaient peur, ils préféraient dire qu'ils ne voulaient pas jouer car ils ne voulaient pas être repérés »

Les animatrices apprennent à vérifier la compréhension des enfants et à ne pas démarrer avant que tout le monde ait compris. Pour cela, elles reformulent les règles une première fois, demandent ensuite à un enfant de les reformuler, puis demandent encore à un autre de le faire. Petit à petit, les enfants découvrent qu'ils peuvent jouer avec des consignes de jeu très complexes. Rocío ajoute :

« Là, ça nous a permis aussi de leur dire qu'il y a une écoute qui est nécessaire pour comprendre certaines choses. Donc, on a commencé à faire des jeux d'écoute avant de lire les Lettres Taporí : « Aujourd'hui, on va lire la Lettre Taporí. Mais avant, on va jouer à un jeu d'écoute » et on réfléchit : « Qu'est-ce que ce jeu nous a permis ? Qu'est-ce qu'on a appris avec lui ? » etc. Donc quand on commençait à lire la Lettre Taporí et qu'ils se coupaient la parole, on pouvait dire : « qu'est-ce qu'on a vu dans tel jeu ? » Et tout de suite, ils comprenaient que le jeu, c'était pour quelque chose... ».

De la même manière, les animatrices s'appuient sur des jeux coopératifs pour que les enfants travaillent les dispositions dont ils ont besoin pour construire leur collectif. La réflexion ou les créations du groupe sont toujours construites à partir de la mise en commun d'un temps de travail individuel : mais comment leur faire comprendre que si une idée personnelle n'est pas gardée dans la décision ou la réflexion collective, ça ne signifie pas qu'elle est nulle ? Les animatrices proposent aux enfants des jeux coopératifs, puis un temps de recul et de verbalisation de ce que les enfants ont appris en jouant à ce jeu. Elles s'appuient ensuite sur ces apprentissages-là dans les moments de la vie du groupe où le processus de création ou d'écriture collective génère de la frustration personnelle, parce que l'idée de l'un.e d'eux n'a pas été retenue. Elles rappellent alors : « qu'est ce qu'on avait appris en jouant à tel jeu ? » et les enfants acceptent mieux, la tension retombe.

Le temps de l'animation se structure, les animatrices introduisent des repères récurrents qui organisent le déroulé des séances : chaque anniversaire est célébré par un goûter, une carte et un cadeau ; chaque rencontre est introduite par un temps de parole appelé « raconte ta semaine », pendant lequel les enfants peuvent raconter ce qu'ils ont vécu entre les deux rencontres. Les animatrices introduisent une première règle de communication : pendant ce temps de parole, les enfants ne peuvent pas répondre en disant : « bien », « mal » ou « normal ». Ils doivent faire une phrase complète qui explique ce qu'ils veulent raconter. Une

fois que l'enfant a répondu, il invite un autre enfant à répondre. Si un enfant répond en disant un seul mot, le dialogue s'arrête **pour tout le monde**. Avec cette première règle, les enfants commencent à s'encourager les uns les autres à mieux s'exprimer, et le groupe commence à s'autoréguler d'une façon qui pousse chacun à mieux faire. Une deuxième règle est vite posée : **s'abstenir de se juger soi, les autres ou les parents ou d'opiner sur ce qu'un autre partage**.

L'année d'après, toujours dans l'optique de travailler l'écoute et la concentration, de bâtir le groupe et la réciprocité, **les animatrices ajoutent des règles explicites** :

Ce qui est valable pour un enfant vaut pour l'ensemble du groupe. Par exemple, s'il n'y a pas de bonbons pour tout le monde, il n'y a de bonbons pour personne.

Que tout le monde parte plus content qu'il n'est arrivé dans le groupe.
Même Mariángeles et Rocío.

Les décisions sont prises collectivement. Ce sont des moyens de créer une dynamique de groupe et de désamorcer progressivement les résistances chez les enfants, de réduire les enjeux de rivalité ou de jalousie.

Essayer d'aller ensemble au bout de l'activité, mais ne pas forcer si ça n'est pas le bon moment. Si on sent que c'est le cas, on peut adapter l'activité ou l'arrêter et la reprendre la semaine suivante. Si un enfant du groupe ne rentre pas dedans, a l'air plus inquiet, les animatrices peuvent lui demander ce qu'il a et l'encourager à dire ce qui ne va pas au groupe. Elles se tournent ensuite vers le groupe et demandent : « qu'est-ce qu'on peut lui dire ? Comment on peut le soutenir ? Qu'est-ce qu'on peut faire aujourd'hui ? ». Puis tout le monde réfléchit ensemble à la manière de le soutenir. Le groupe Taporí est un espace protégé dont se souvient Marta :

« C'est un endroit où je savais que j'allais être soutenue. Je sentais que c'était un espace où on était à l'abri des problèmes. Même des problèmes de la maison. »

Quand on demande aujourd'hui à Marta ce qui lui a permis de continuer à participer aux rencontres dans les moments les plus difficiles ou dans les moments de conflit à l'intérieur du groupe, Marta sourit et dit : « la vérité ? Tu vas mal le prendre, Rocío ! J'y allais parce que Rocío m'obligeait. Enfin, elle ne m'obligeait pas... Mais elle insistait ».

Les animatrices n'utilisent pas de menaces de sanction ni même d'encouragements de type behavioristes (la carotte et le bâton) pour faire participer les enfants : dans ce sens, la participation est toujours libre. Mais c'est important pour Marta de dire que l'insistance de Rocío a soutenu sa participation, par exemple en venant la visiter à domicile ou en passant un coup de fil à sa famille pour lui rappeler de venir. Les animatrices ne « lâchent pas » les enfants et elles leur manifestent qu'ils sont très attendus et importants pour le groupe. Cet aspect de l'action des animatrices n'est pas celui qu'elles mettent le plus facilement en avant

(Marta le sait !), et pourtant, c'est aussi leur ambition et leur grande affection pour les enfants qui les « *obligent* », formule qu'on peut entendre dans le sens de « ce qui lie à tenir un engagement, *ce qui tient* ». En y réfléchissant, Rocío ajoute : « c'est clair que l'idée de leur faire savoir qu'ils sont attendus, c'est important. Mais il y aussi le fait que parfois, c'était vraiment insupportable, parfois ils nous traitaient mal à cause de leur colère (c'est pourquoi je le supportais), mais même ainsi, la semaine suivante, nous insistions pour qu'ils viennent, nous les attendions à nouveau en disant : "ce n'est pas grave si parfois, tu fais une erreur, tu es important". Et la deuxième chose importante, quand ils se comportaient ainsi, c'est que nous ne les renvoyions pas, mais nous discussions en groupe du fait que cette colère venait de quelque part et n'était pas due au groupe Tapori, qu'il fallait l'écouter et la travailler. »

Créer une vie de groupe

Les animatrices accompagnent les enfants à **toutes les sorties culturelles possibles** en dehors du quartier. Ils visitent des musées et à peu près toutes les expositions temporaires populaires (Frida Kahlo, Van Gogh, Picasso, l'univers de Tim Burton...) qui bénéficient rarement aux enfants en situation de pauvreté. Comme le dit Mariángeles : « ça leur permet de parler d'autres choses, qu'ils ont vues et vécues. Ça leur permet de dire «personne ne croit qu'on va le faire mais on le fait ! ». C'est par exemple Sandra, une enfant de 10 ans, mal vue en classe et délaissée par sa maîtresse, qui un jour arrive à la rencontre hebdomadaire du groupe avec un grand sourire et interpelle l'animatrice : « devine ce qu'on a étudié en classe ? Le tableau Guernica de Picasso et moi je savais expliquer le dessin ! La maîtresse elle est restée le cul sur sa chaise. ».

Sortir dans les musées, c'est aussi s'exposer au regard du reste de la société. Les enfants sont stigmatisés dès leur entrée par la méfiance du personnel. Un vigile les suit, les regards pèsent. C'est dans ces moments-là que les enfants peuvent devenir vraiment provocateurs. Les animatrices veillent à protéger les enfants de la stigmatisation en tenant les vigiles à distance mais aussi en s'efforçant elles-mêmes de ne pas trop les contenir, par crainte de leurs débordements possibles. Elsa, volontaire permanente qui a accompagné ces sorties raconte : « respecter les règles du musée, c'était non négociable. C'était interdit de toucher les œuvres par exemple. Mais les musées n'interdisent pas de courir, de jouer à cache-cache, tout ce que font des enfants de cet âge-là qui n'ont pas les codes pour comprendre que ça ne se fait pas au musée, parce que c'est une règle tacite. Pour moi, comme animatrice, il fallait vraiment que je prenne sur moi pour ne pas être tout le temps sur leur dos en train de les contenir, parce que j'avais peur qu'ils débordent. Souvent, c'est justement parce qu'on est trop sur leur dos qu'ils débordent, parce qu'ils sentent qu'on les stigmatise. Il faut apprendre à lâcher prise, à faire confiance à l'enfant ». Mariángeles explique « si on normalise le fait qu'ils peuvent être parmi les autres, c'est aussi normaliser qu'ils peuvent vraiment l'être comme enfant. [...] Ça n'était pas facile, ces visites d'expositions, on a voulu nous mettre à la porte de presque toutes, mais on ne les a pas laissés nous mettre à la porte. Ça a été des moments tendus ».

Ces visites d'exposition sont une étape très importante de construction de l'identité du groupe : ce sont bien sûr des moments d'exploration et d'élargissement du monde culturel des

enfants, mais ce sont aussi des moments de « bataille » (non violente !) pour affirmer leur droit d'exister en société, qui laissent aux enfants les souvenirs mémorables des quatre cent coups joués ensemble.

Bâtir la confiance, engager les parents

Des liens de confiance se tissent peu à peu. Les enfants se sentent considérés. Les animatrices accompagnent aussi le changement de regard que les enfants peuvent porter sur leurs parents. Par exemple, alors qu'une excursion se prépare, Clara, une enfant du groupe de Ventilla, annonce qu'elle renonce parce que son père ne pourra pas payer, il n'aura pas l'argent. Mariángeles l'encourage à lui demander, soutenant Clara à replacer son père dans son rôle de parent. Elle raconte :

« Je lui ai dit de lui demander, avant de dire qu'il ne paiera pas. Car les parents font des efforts pour leurs enfants. Si tu ne lui demandes pas, il ne peut pas faire l'effort. Je n'aurais jamais pensé que je pourrais dire ça, et défendre un autre papa. Le fait de dire à cet enfant : « c'est pas ton rôle de t'occuper de ta famille, c'est à l'envers », tout ça, ça change ta façon de voir. [...] Au final, il n'y a pas eu d'excursion mais le père était d'accord pour payer. C'est comme un apprentissage, d'essayer de ne pas rester avec ce que nous pensons. Il faut aller un peu plus loin, pour voir que les choses sont différentes, puis changer notre regard, supprimer tant de préjugés et d'obstacles qui nous font penser que ce n'est pas possible alors que finalement, si. Cela me donne beaucoup de confiance. »

Les mamans sentent que leurs enfants aiment se rendre au groupe Taporí. Rocío les invite à contribuer à la préparation de l'Université populaire Quart Monde⁴, une action conduite avec des adultes en situation de grande pauvreté. Les mères rejoignent cette préparation quand elles le veulent et le peuvent. À partir de 2017, plusieurs d'entre elles participent aux rencontres plénières de l'Université populaire Quart Monde. Elles peuvent s'y rendre avec leurs enfants. Cela pousse l'équipe à recruter des animateurs pour proposer à ces enfants des activités dans l'esprit du groupe Taporí. Ces propositions encouragent les enfants à participer et encouragent à leur tour les mamans à se rendre à l'Université populaire Quart Monde. Un moment de convivialité autour d'un repas partagé est mis en place après les rencontres plénières où enfants et mamans ont l'opportunité de se découvrir autrement. Voir leurs parents participer et s'engager transforme la manière dont les enfants les perçoivent. Ce ne sont plus des parents toujours "en difficulté" : ils les voient se lier avec des personnes différentes de celles du quartier, ils les voient dialoguer, réfléchir, contribuer, et constatent qu'ils sont attendus parce qu'ils apportent quelque chose. Ils cessent d'être seulement des "parents à problèmes".

Petit à petit les différentes actions d'ATD Quart Monde à Madrid se lient entre elles et se nourrissent mutuellement pour atteindre le même objectif : changer la vie des plus pauvres, et bâtir un mouvement et une lutte collective.

4 L'université populaire Quart Monde est une action de construction de la pensée et d'élaboration des savoirs d'expérience pour les adultes en situation de grande pauvreté. Pour en savoir plus : <https://www.atd-quartmonde.org/expression-publique/universite-populaire/>.

Construire une dynamique collective à partir des enfants (2018-2021)

Émergence d'autres groupes : créer le collectif à partir des individus

En 2018, l'équipe de volontaires permanents crée un nouveau groupe Taponi dans un autre quartier, San Isidro, à partir d'une bibliothèque de rue qui y avait lieu depuis 5 ans. Des enfants d'une communauté gitane en situation de précarité y participent, notamment ceux de quelques familles vivant en marge de cette communauté et ne bénéficiant pas de la solidarité du groupe. À partir de septembre 2020, un autre groupe Taponi naît également dans le quartier d'Entrevías (dans l'arrondissement de Puente de Vallecas, au sud-ouest du centre de Madrid) en partenariat avec le service social de la paroisse de San Carlos Borromeo. Les enfants qui composent ce groupe sont accueillis et accompagnés avec leurs familles par la paroisse. Ils ont, pour la plupart, vécu l'expérience de la migration récente. C'est, pour l'équipe, une nouvelle opportunité d'apprendre à partir d'enfants dont le vécu est encore différent de ceux de Ventilla ou de San Isidro. À partir de 2021, dans ses efforts pour aller à la recherche des enfants les plus exclus, l'équipe décide d'explorer de nouvelles zones de pauvreté et prend racine dans la commune populaire de Parla, au sud-ouest de Madrid. Elle s'appuie pour cela d'une animation Taponi dans une classe de l'école Rosa Luxembourg de Parla une fois par semaine.

À l'image du premier groupe de Ventilla, les animatrices cherchent à bâtir leur groupe à partir des individus qui le composent. Elsa, volontaire permanente qui a participé à la création du groupe San Isidro raconte :

« On prend le temps de connaître chaque enfant, pour ensuite pouvoir travailler avec le groupe ce qu'on apprend de chacun. Pour réussir ce genre de construction de groupe-là, à partir des individus, il faut avoir une écoute active très importante, parce que les moments où les enfants livrent des choses sur lesquelles on pourra bâtir le groupe sont très fugaces. Pour connaître les enfants, avec l'équipe des animatrices de Ventilla, on avait par exemple décidé de travailler avec eux à une présentation de leur quartier, à travers leurs yeux d'enfants. A cette occasion, on a fait des petites activités manuelles qui donnent l'occasion de parler tout en construisant ensemble : les enfants mettent de la musique, ils racontent leur semaine... C'est dans ces moments-là qu'on voit des dynamiques se mettre en place : qui donne les idées, qui prend des initiatives, qui n'assume pas jusqu'au bout ce qu'il veut dire. Par exemple, l'un des enfants du groupe, José, était très timide. Sa mère m'avait dit qu'il était harcelé à l'école. Mon objectif, c'était qu'il puisse prendre la parole et qu'il soit fier de lui. Mon objectif pour le groupe, c'était qu'il encourage José à parler en public. Les enfants ont écrit des questions pour faire des interviews dans le quartier. Ils devaient faire les interviews en binôme (c'est nous qui imposons les binômes) : je l'ai mis avec la fille la plus âgée du groupe, la plus dynamique mais aussi la plus attentive à aider les autres. C'est comme ça que José a réussi à poser une question pendant les interviews. Ça ne paraît pas grand-chose, mais pour lui c'est beaucoup.

On apprend à connaître les enfants à travers leur regard sur le quartier. Par exemple, ils n'ont interviewé aucun espagnol non gitan. C'est quelque chose qu'on garde en tête, comme animatrices, pour pouvoir aborder le sujet quand c'est le bon moment. Par exemple, quand on a abordé le thème de l'école, après la pandémie de Covid 19, je leur ai demandé comment ils faisaient, à l'école, avec les enfants espagnols non gitans, s'ils restaient toujours entre eux. José a raconté que les autres enfants se moquaient de lui. Deux autres enfants du groupe ont dit qu'ils avaient vu des enfants se moquer. Ça a été l'occasion d'une réflexion de groupe : « comment faire pour s'aider les uns les autres à l'école ? Et comment on continue à travailler ensemble ce thème de l'école ? ». Dans l'animation, il faut une vigilance vraiment importante pour faire le lien entre l'individuel et la construction du collectif. »

Pour Rocío aussi, l'écoute active et la vigilance dont parle Elsa sont absolument cruciales pour travailler avec les enfants. De ses années d'animation, Rocío retient que l'essence de l'action avec les enfants consiste à « accompagner la personne à grandir. Les enfants, tu dois les accompagner dans un autre sens [que les adultes], dans le sens global, dans le sens d'une personne dans un collectif. Tu dois de te donner le temps de vraiment connaître qui il est ». Pour Rocío, le travail des animatrices consiste à créer un groupe dans lequel les enfants puissent trouver du soutien et de la sécurité pour être eux-mêmes. Une grande part de son effort consiste donc à laisser la liberté à l'enfant d'être et de devenir qui il veut, **sans être assigné par les animatrices, par le groupe ou même par lui-même, à une identité figée**. Elle explique :

« Le travail avec les enfants, c'est travailler beaucoup à ne pas donner d'étiquettes. Je crois que c'est beaucoup plus difficile qu'avec les adultes, parce que par exemple, tu le sais que celui-là, il va vraiment t'embêter tout le temps... C'est difficile de ne pas rentrer en relation avec lui avec cette étiquette dans la tête, et d'être capable d'animer en sachant qu'il va le faire mais que toi, tu ne vas pas te permettre de lui donner l'étiquette. Toi-même, tu ne vas pas lui permettre d'avoir cette étiquette, parce qu'il l'a déjà ailleurs ».

Concrètement, les animatrices proposent aux enfants de multiples occasions de réfléchir ensemble, en créant à chaque fois des animations nouvelles pour provoquer et nourrir les échanges. Elles veulent donner aux enfants l'occasion **d'apprendre à exprimer leurs idées, de faire l'expérience d'avoir le droit de ne pas être d'accord, de penser différemment et de changer d'avis**.

Par exemple, pendant la pandémie de Covid-19, en accompagnant la scolarité à distance des enfants Taporí, l'équipe a mesuré la souffrance liée à l'école. Pour la comprendre et chercher des pistes de solutions avec eux, les animatrices proposent aux groupes des temps de travail, en partant de l'animation suivante : chaque enfant reçoit une étoile d'une couleur différente de celle des autres, et choisit un emoji qu'il colle au centre de son étoile, pour exprimer l'émotion principale que l'école éveille chez lui. Chaque enfant explique aux autres son émotion, puis les autres proposent des idées, des réflexions, ou des "solutions" pratiques qu'ils écrivent sur une

des pointes de leur étoile, découpent et viennent coller sur l'étoile de celui qui parle. Les animatrices sont surprises par la diversité des émotions suscitées par l'école. Certaines déclenchent des débats : une petite dit que l'école, pour elle, c'est la joie. Certains s'énervent et refusent de lui donner une pointe de leur étoile, en disant « tu es nulle, ça ce n'est pas possible. Hors de question de te donner quelque chose parce que tu n'as pas raison... ». Les animatrices demandent au groupe de réfléchir à l'émotion de la petite fille et à ce qui peut donner de la joie à l'école, comme ils l'ont fait pour les autres. Elles obtiennent difficilement que les autres enfants lui donnent leurs pointes d'étoile "sans commentaire", puis l'un d'eux ajoute : "Allez, donnons-lui parce qu'elle est petite. Vous verrez, laissez lui le temps, elle changera d'avis". Cette phrase a vraiment peiné les animatrices. Rocío se dit alors : « Mince, ils savent déjà que dans quelques années, elle va penser comme eux... ». Et quelques années plus tard en effet, la même enfant affirme que l'école est un cauchemar... Rocío conclut : « les enfants savent déjà lire leur réalité—ils la connaissent, même s'ils ne la comprennent pas encore. »

De cet exemple, Rocío tire des leçons pratiques importantes pour l'animation d'un groupe d'enfants. Selon elle, quand on cherche à proposer au groupe des activités liées à ce qu'on apprend des enfants, il faut faire attention. Nous cherchons à connaître des personnes qui grandissent, qui se construisent, qui changent. Donc lorsqu'on anime des temps de réflexion avec les enfants, il faut se donner des garde-fous : d'une part, on peut être amené à figer un enfant dans l'image qu'on se construit de lui à un moment T (lui donner une « étiquette »), de l'autre, nous pourrions nous « jeter » trop rapidement sur des paroles qu'ils ont dites, et développer un projet à partir de là, au risque d'instrumentaliser les enfants de façon inconsciente. Notre objectif n'est pas de *construire des projets à partir des enfants*, comme de bons élèves de l'animation socio-culturelle qui cherchent à mettre en pratique les principes de co-construction : notre objectif, c'est que cet enfant-là, maintenant, grandisse le mieux possible. Rocío explique :

« Il ne faut pas te prendre aux paroles des enfants et les utiliser à ton bénéfice. C'est-à-dire qu'il faut prendre toutes les paroles des enfants, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils ont pu apprendre, et les laisser, les laisser, les laisser, et voir comment ils évoluent, avant de prendre la décision que "c'est ça, ce qu'ils veulent travailler". (...) J'aurais pu prendre telle phrase d'un enfant et faire tout un projet autour de ça, mais si je me prends à ces mots, si j'accompagne les enfants à partir de ces mots, alors, je n'aurai ni la patience, ni l'intérêt d'apprendre qui est cet enfant et de quoi il a besoin. Dans le travail avec les enfants, peut-être qu'il faut créer, créer, créer, avant d'avoir une expertise de ce qu'on apprend d'eux. Parce que sinon on va les cloisonner, en quelque sorte. »

C'est ainsi qu'à l'image du groupe de Taporí Ventilla, chaque groupe Taporí de Madrid prend le temps de se former et de se créer. L'idée est de permettre à tous ces enfants de pouvoir se rencontrer à un moment donné.

La prise de parole en public

Pendant ce temps de création d'autres groupes, Taporí Ventilla entre dans une nouvelle étape : celui de la prise de parole en public, travaillée collectivement. En 2019, les enfants Taporí à Madrid travaillent sur le thème des droits de l'enfant à l'occasion de la Journée mondiale du refus de la misère du 17 octobre. Le groupe Taporí de Ventilla est invité à participer à l'événement au siège de l'Organisation des Nations-Unies (ONU) à New-York. Trois jeunes filles représentent le groupe lors de la célébration et prennent la parole devant une assemblée d'officiels et de partenaires du Mouvement ATD Quart Monde⁵.

Au même moment à Madrid, leur famille et le reste du groupe suit l'événement sur grand écran dans un café, au milieu des clients dans une grande fierté et émotion partagées. En travaillant collectivement pour écrire leur intervention, les enfants développent peu à peu une conscience de soi et réalisent l'importance de réfléchir à ce qu'ils vivent au quotidien, aux injustices et aussi à la résistance et au courage que leurs conditions de vie leur demandent à eux comme à leurs familles. Pour Mariángeles, c'est fondamental, le groupe a franchi une étape : « Le fait que trois enfants Taporí parlent à l'ONU, ça change tout : elles ont construit ce témoignage comme un groupe. Pour elles, leur vie a changé. Et elles ont appris à raconter sans s'exposer. » Les 3 filles étaient engagées pour tout le groupe.

À partir de 2021, l'équipe réunit deux fois par an tous les groupes Taporí de Madrid pour une journée commune. Ces rencontres permettent aux enfants de se connaître, de se sentir partie prenante d'un ensemble plus grand et de se former comme acteurs du collectif Taporí et du Mouvement ATD Quart Monde.

L'expérience cruciale des camps d'été

À partir de 2019, plusieurs enfants ont l'opportunité de participer à des camps de vacances d'une dizaine de jours organisés par l'équipe d'ATD Quart Monde pendant l'été. L'invitation concerne les groupes Taporí **et d'autres enfants, d'autres milieux**. Pour beaucoup d'enfants Taporí, c'est la première fois qu'ils vivent une expérience loin de leur famille et qu'ils participent à un séjour collectif de vacances. L'équipe doit beaucoup accompagner les peurs des mamans mais aussi des enfants pour qu'ils puissent participer. Beaucoup d'entre eux n'auraient jamais osé partir sans cet accompagnement.

C'est un moment fait de joie, de jeux et de nature. C'est un espace de socialisation qui permet aux enfants d'être intégrés parmi d'autres qui ne les connaissent pas, et auprès desquels ils peuvent sortir du rôle qu'ils jouent dans leur quartier. Mais tout n'est pas si évident : les animateurs doivent beaucoup travailler sur eux pour bien accompagner les enfants pour les laisser la liberté être différents, de définir qui ils sont devant des personnes qui ne connaissent pas leur quotidien. C'est un exercice de vigilance en équipe pour leur laisser cette liberté, sans pour autant les « lâcher », quand au milieu du séjour par exemple, les enfants prennent conscience que le séjour a une fin. Les animateurs doivent alors être très attentifs, pour

5 Pour en savoir plus et retrouver leur intervention : <https://www.atd-quartmonde.org/quand-les-enfants-prennent-la-parole-a-lonu/>.

accompagner tel qui risque de tomber malade, ou un autre qui pourrait « péter les plombs et tout détruire ».

Des temps de relecture ont lieu chaque jour pour construire collectivement le sens de ce que vivent les animateurs (pour certains c'est leur première expérience) et ceux qui sont déjà investis dans les actions Taponi développent une connaissance plus fine des enfants.

Naissance d'une dynamique jeunesse

À partir de 2019, une question préoccupe l'équipe de Madrid : quel espace collectif offrir aux enfants du groupe qui grandissent, autre que celui des bandes du quartier parfois associées au trafic de drogue ? L'équipe décide de créer un groupe de jeunes comme lieu d'appartenance positif où chacun pourrait trouver une place. Le groupe est animé par trois membres de l'équipe dont deux qui ont fait connaissance avec plusieurs jeunes du groupe lors d'un camp de vacances l'été précédent. La première année est faite de tâtonnements. La mise en route d'une nouvelle dynamique est laborieuse. Les adolescents quittent l'enfance et les repères du groupe Taponi (des animatrices, un collectif, un rythme et une dynamique) ne fonctionnent plus pour eux.

Comme avec la participation des mères des enfants Taponi aux Universités Populaires, la création de ce groupe jeune participe du cercle vertueux d'une dynamique d'action qui se construit pas à pas à partir des enfants et pour eux. Dans ce cercle vertueux, les actions se ramifient progressivement et chaque action nourrit ou même crée la suivante : nouveaux groupes Taponi, Universités Populaire Quart Monde, camps d'été, groupe jeunes, création et accompagnement de nouveaux engagements.

Un enjeu central pour la création d'une dynamique collective : la programmation de l'action et la vie d'équipe

Avant les rencontres hebdomadaires du groupe Taponi

Tous les deux mois, l'équipe des animateurs de tous les groupes Taponi à Madrid prépare une programmation commune à partir du thème de la Lettre Taponi. Les animatrices identifient des objectifs communs à atteindre pour les enfants, et chaque groupe imagine ensuite les animations adaptées à ce que vivent leur groupe d'enfants. Cette préparation demande du temps et un ajustement constant, car la réussite dépend de nombreux facteurs : l'énergie du groupe, ce que les enfants ont vécu, le climat du quartier mais également l'énergie des animatrices et animateurs. La programmation sert alors de cadre pour avancer ensemble.

Après les rencontres Taponi

Après chaque rencontre, les animateurs écrivent ce qu'ils ont observé. Cette évaluation continue est nourrie par les échanges en équipe élargie (avec des volontaires qui animent d'autres actions du Mouvement, comme les Universités Populaires par exemple), qui permettent de prendre du recul. Les jeunes animateurs, impliqués dans plusieurs actions, se

forment ainsi à la programmation et renforcent la synergie entre les activités. L'évaluation est permanente et en grande partie informelle.

María, jeune animatrice du groupe, décrit la place de la démarche de connaissance – à la fois personnelle des enfants et des jeunes, du vécu de la grande pauvreté et de l'action pour y mettre fin – dans ce processus d'articulation des actions entre elles :

« le sens de l'action conduite par le Mouvement ATD Quart Monde vient du fait qu'on bâtit une connaissance en équipe. [...] Souvent, plusieurs membres de l'équipe agissent avec toute la famille. Dans l'équipe [élargie], c'est l'endroit où on partage la connaissance. Cette connaissance nous rend capable de relier toutes les actions, c'est là que tu trouves un sens plus complet de ce que tu vis. »

La vie d'équipe et la connaissance qui s'y cultive sont au cœur de la démarche d'action collective : pour construire une action qui n'isole pas les enfants mais qui cherche, au contraire, à engager les parents et les adultes de l'environnement proche.

Les enfants Taporí, acteurs de leur vie et du Mouvement ATD Quart Monde (2021-2022)

La croissance et la ramification des actions dont le groupe Taporí a été le creuset est un cercle vertueux, parce qu'elle permet en retour aux enfants du groupe Taporí de rencontrer d'autres : autres enfants, puis autres jeunes de différents quartiers et de différents milieux, en Espagne mais aussi ailleurs en Europe, adultes des Universités Populaire... En s'ouvrant ainsi, en se reconnaissant parmi leurs pairs, en apprenant à réfléchir avec d'autres et en expérimentant d'autres habitudes de vie, les enfants apprennent à mieux se connaître et du coup, à mieux prendre le contrôle de leur vie, individuelle et collective.

Reprendre le contrôle de sa vie en comprenant profondément les injustices et le sens de sa colère

Quand on lui demande de partager un moment particulièrement important pour elle à Taporí, Marta raconte un moment de prise de conscience, lors d'un séjour à la rencontre des groupes Taporí de Suisse. Pendant ce séjour, les jeunes espagnols ne pouvaient pas fumer. Elle et un autre jeune n'ont pas réussi à gérer l'impuissance de ne pas avoir de cigarettes, ils se sont tapés dessus et ils ont gâché le séjour. Marta raconte que « c'était comme si je me rendais compte. Je me suis dit : “ M*** !, on passe un bon moment en voyage, avec les gens qu'on aime autour de nous, et on est en train de tout foutre en l'air pour une cigarette ? Mais on est fous... (...) P***, Marta, si tu te bats avec lui, si tu te bats avec je ne sais qui, tu seras toujours mal avec quelqu'un, change et voilà. “ »

Selon Rocío, Marta comprend que ce qu'elle vit ou a vécu lui enlève la capacité de profiter et qu'il ne lui reste plus que la capacité de détruire tout quand il y a de l'insécurité. Le fait d'être dans un groupe (Taporí et Jeunes) et d'avoir beaucoup de discussions, parfois des disputes,

dans un climat de confiance permet aux jeunes de comprendre qu'ils doivent résoudre leurs conflits d'une autre façon que par la violence.

Au fil de ses années de participation dans le groupe Taporí et dans le groupe jeune, Marta a pris conscience qu'elle n'est pas seule à vivre cette situation de grande pauvreté :

« Découvrir que ce n'est pas seulement notre quartier... Quand tu es enfant, tu penses que ton quartier ne vaut rien, que c'est le pire endroit au monde. Mais en participant à ATD, tu découvres qu'il y a des quartiers où les gens vivent les mêmes choses que toi. Découvrir que partout dans le monde il y a des quartiers comme le tien, ça change ton regard par rapport à ton propre quartier et tu commences à voir les personnes qui habitent dans ton quartier d'une autre façon, en te disant « ça ne peut pas être notre faute si c'est reproduit partout ? ». Je dois et je peux changer ma façon d'être et d'agir pour que ça mobilise dans l'avenir. Ma mère doit être fière de moi et moi je suis fière de ma mère. Je veux pouvoir lui dire maintenant tu ne dois pas souffrir d'une façon économique ou sociale, moi je m'en charge. »

Apprendre ensemble à transformer une colère destructrice en lutte collective sereine

L'action Taporí à Madrid a une dimension d'apprentissage de la lutte. Maríangeles explique comment ces savoirs du combat se sont construits et transmis dans le groupe de Ventilla :

« À Taporí, nous sommes devenus très rebelles et revendicatifs. Nous avons fait connaître la Charte sociale européenne dans le quartier. Chaque fois qu'il était question de revenu minimum ou qu'une famille était menacée d'expulsion, nous faisons des banderoles. Chaque fois qu'une mère avait un problème, nous faisons un plan de revendications. La lutte, être dans une lutte, et quand [les enfants] venaient [au groupe] avec de l'agressivité, [nous essayions de leur faire comprendre que] "c'est une rage que vous avez à cause de votre impuissance et vous devez travailler dessus, mais la lutte est autre chose, la lutte doit être sereine". »

Participer à des recherches du Mouvement en Espagne pour comprendre son milieu d'origine.

En 2021, dans le cadre d'une recherche conduite en croisement des savoirs⁶ sur l'héritage de l'extrême pauvreté et sur les clés pour mettre fin à sa reproduction⁷, les enfants des groupes Taporí cogitent sur l'héritage transmis par la famille, dans ses aspects positifs et négatifs, et sur la façon dont il façonne chaque enfant dans son rapport à soi et au monde. Pour leur apprendre à penser leur expérience et à « lire leur réalité », l'équipe d'animateurs s'efforce d'éviter que la discussion devienne abstraite et générale. Rocío explique comment :

« Tu demandes une opinion à un enfant, mais tu bornes le champ de la réponse. [S'il commence à donner une opinion sur des choses qu'il ne connaît pas

6 Pour en savoir plus sur la méthodologie du Croisement des savoirs et des pratiques développée par le Mouvement ATD Quart Monde :

<https://www.atd-quartmonde.org/nos-actions/penser-agir-ensemble/croisement-des-savoirs/>.

7 Pour en savoir plus : <https://atdcuartomundo.es/2024/03/14/romper-con-la-herencia-de-la-extrema-pobreza/>.

d'expérience] tu lui dis : "Non, attends. De quoi sommes-nous en train de parler ? Que diraient tes amis, ta famille ou tes camarades de classe ? Nous devons nous habituer à parler de ce que nous connaissons, car c'est là que tu peux changer les choses. Si c'est loin, tu ne peux rien faire". C'est-à-dire que tu les obliges à réfléchir n'importe quelle opinion à partir de leur entourage ou à partir des lieux qu'ils côtoient. Et ça, ça les fait réfléchir ce qu'ils vivent. »

Le travail de réflexion collective guidée permet, peu à peu, d'introduire auprès des enfants ce qu'est le combat du Mouvement ATD Quart Monde contre la grande pauvreté, et de donner aux enfants de prendre conscience du regard que la société porte sur eux.

Rocío explique : « Si on pense que les enfants peuvent être les bâtisseurs du Mouvement, il faut les y préparer : qu'ils comprennent la recherche d'ATD, qu'il comprennent les injustices et qu'ils apprennent à lire leur réalité. Et qu'ils apprennent que cette réalité n'est pas isolée, qu'elle appartient à une société, qui porte un regard sur eux. À Taporì, on travaille le fait d'être avec d'autres, l'identité, l'écoute, l'expression : avoir une opinion, dire son désaccord, exprimer ses émotions et sa colère. Mais cela se fait en lien avec les familles : l'invitation d'ATD est collective, avec d'autres : on n'isole jamais les enfants et leurs parents avec leurs problèmes. On ouvre sur le collectif. »

Il s'agit pour l'équipe de faire prendre conscience aux enfants comme aux jeunes qu'ils sont responsables les uns des autres et d'ores et déjà capables d'assumer une vie de groupe satisfaisante. Création nouvelle, le collectif est plus que la somme de ses membres qui, pour le temps qu'il dure, se libèrent en partie de ce qui pèse sur eux.

Il est le creuset du pouvoir d'agir et de l'émancipation. La solidarité consciente suscitée chez les jeunes est l'aboutissement de la construction patiente de ce collectif. Une source à laquelle puiser de l'élan et de la force pour bâtir librement leur vie dont parle Marta:

« C'est un groupe que nous formons et nous nous aimons. Nous avons confiance. On est une famille. »